



« La théorie du genre a envahi toutes les sphères de la vie sociale »

LE FIGARO. - « *La théorie du genre n'existe pas* », avait dit la ministre Najat Vallaud-Belkacem pour répondre à la Manif pour tous qui avait popularisé cette notion pour la dénoncer.

Alors, existe-t-elle ou pas ? Éric MARTY. - On peut s'étonner du déni qu'il n'existerait pas une théorie mais seulement des études de genre (*gender studies*). Pour les tenants du « gender », sans doute faut-il rester insaisissable, dans une position d'apparente pluralité, alors qu'il y a tout de même des axiomes très forts notamment le refus d'une vision naturaliste du sexe, l'hypothèse d'une identité de genre modifiable etc. C'est révélateur de la manière dont cette mouvance s'inscrit dans une stratégie qui passe à la fois par l'usage de discours très radicaux et en même temps une forme d'esquive.

Vous distinguez entre la pensée du neutre, élaborée par les penseurs de la French Theory (et notamment Barthes) de cette « théorie du genre ». Quelle est la différence ?

La pensée du neutre est une pensée propre à la France, qui s'élabore dans les années 1960-1970 notamment sous la plume de Barthes, Deleuze et Derrida, une pensée de déconstruction des identités et de la différence sexuelles que la psychanalyse avait contribué à figer tout en l'éclairant (par exemple avec le complexe d'Édipe). Il s'agit d'introduire des éléments de transgression, de faire vaciller la loi. Le neutre est un espace de suspension du masculin et du fé-

minin, mais aussi du sens commun. Ce sont des démarches sophistiquées, très créatrices, qui n'ont pas en tête un scénario militant. Il s'agit de déjouer le sens commun, d'affirmer une différence.

Justement, là où le neutre suspend la différence homme-femme, la théorie du genre recrée des étiquettes LGBTIQ+... La myriade de catégories de l'identité sexuelle n'est-elle pas une nouvelle forme d'enfermement ?

Ce qui est frappant dans le mouvement LGBT, c'est l'étiquetage permanent pour définir l'identité ou l'orientation sexuelle. La lesbienne se déclinera en « butch » ou en « fem ». Le coming out va dans le sens de cette verbalisation presque maniaque de la sexualité. Cela s'inscrit dans un idéal de maîtrise et d'efficacité. Butler reproche à Foucault de n'avoir jamais avoué publiquement son homosexualité, de n'avoir pas fait son « *confessional moment* », ce mot de confession est révélateur. Foucault s'y refusera en effet, non pas par honte, mais parce que la forme même de « l'aveu » lui répugnait. On peut d'ailleurs percevoir une logique de pouvoir et de contrôle dans l'injonction au coming out.

Pourquoi dites-vous que le genre est « le dernier grand message idéologique de l'Occident envoyé au reste du monde » ?

C'est ce qui m'a poussé à écrire ce livre. J'ai été étonné par la rapidité avec laquelle cette notion de genre a envahi la planète et toutes les

sphères de la vie sociale, des documents administratifs au marketing des grandes multinationales. Et ce en seulement une trentaine d'années, puisque le livre fondateur de Judith Butler, *Trouble dans le genre*, est publié en 1990.

Cette théorie du genre n'a-t-elle pas pris le relais du marxisme dans l'imaginaire collectif, comme horizon non plus d'émancipation collective mais individuelle ?

La théorie du genre prend le relais, après le marxisme ou les Lumières, des grands messages émancipateurs que l'Occident s'est donné pour mission d'envoyer au monde. C'est un discours extraordinairement efficace, car contrairement à la lutte des classes, il peut trouver un écho en chaque individu. La bourgeoisie, malgré le patriarcat auquel on l'associe, est devenue rapidement un groupe médiateur important de la révolution du genre, et l'a intégrée dans sa propre dynamique historique, culturelle, et économique. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si les grandes marques internationales contribuent à son extension. Le discours des « genders » parle immédiatement à chacun, et transmet sur un mode planétaire le message du « self making », de la construction de soi, de la valorisation de soi : mon corps peut désobéir aux injonctions sociales qu'il reçoit.

En quoi cette pensée est-elle, selon vous, typiquement américaine ?

Judith Butler elle-même véhicule

beaucoup des stéréotypes américains, un certain puritanisme mal dissimulé, un discours saturé d'acronymes (à commencer par LGBTQI...), une vision profondément pragmatique du langage, l'hypothèse d'une flexibilité presque sans limite des identités, l'idéologie du « self making », ce qu'elle appelle l'« agency » ou l'« em-powerment » qui sont les outils du « développement personnel » propres à la société américaine. Il est tout à fait significatif que Butler reproche aux penseurs français Lacan, Foucault, Derrida d'être des « romantiques »: ils sont à ses yeux marqués par une fascination pour l'échec. De fait, la psychanalyse a pour premiers éléments le lapsus, l'acte manqué, et développe une vision pessimiste de la sexualité faites de névroses de perversions, de défaillances, traversée par une pulsion de mort toujours présente dans les comportements humains. Butler est effrayée par ce pessimisme et joue, elle, sur le positif. Là où la pensée européenne considère la sexualité comme un domaine où règne le tragique, l'irrésolu, l'opacité du sujet à lui-même, la théorie du genre prône une positivité et la capacité du sujet à s'autodéterminer, dans une vision constructiviste du vécu.

Vous reprochez à un certain activisme LGBTIQ d'être devenu le bras armé d'une nouvelle morale

dominante et, paradoxe suprême, de « surveiller et punir ». Pourquoi ?

À première vue, c'est extrêmement curieux, car le mouvement queer est au dé-part un mouvement libertaire, marginal, dandy. La mutation a lieu au tournant de notre nouveau siècle avec une orientation aujourd'hui très autoritaire, rigide, avec ce nouvel activisme du « flicage » ou de la surveillance dont les cibles sont d'une étrange diversité puisqu'elles vont du « pédophile » à ce qu'on appelle la WbW (*womyn-born womyn*), c'est-à-dire la femme née femme, et qui croit donc à sa « nature » de femme. On peut peut-être voir dans cette mutation du mouvement LGBT l'effet d'une loi qu'on a pu observer avec l'expérience communiste, et qui veut que les discours radicaux d'émancipation sont tendanciellement voués à se retourner en leur contraire. Plus l'émancipation se donne un idéal abstrait et pur, plus elle cherche à épurer la société, et à isoler les obstacles, les adversaires réels ou imaginaires qui risquent de parasiter le programme. D'autant qu'à côté des adversaires qu'on surveille, on travaille à promouvoir des victimes exemplaires dont il faut assurer la visibilité. La dynamique de surveillance se double alors d'une autre violence plus imprévisible : une mise

en concurrence des victimes et des minorités. Après donc avoir joué un rôle positif – nous rendre sensible au caractère conventionnel des marques de masculinité ou de féminité – les « gender » tombent aujourd'hui dans un piège désastreux. La place croissante de la victime aboutit ainsi à cette intersectionnalité qui ne se contente pas de croiser les dominations raciales aux dominations de genre, mais qui aboutit à hiérarchiser ces dominations. Butler s'y est rangée, en regrettant d'avoir accordé une place si grande à la question du genre au détriment de celle de la « race ». Et très vite, elle a fini par intégrer cette rhétorique totalitaire du soupçon qui fait du féminisme un complice de la domination blanche visant à dissimuler derrière l'oppression de la femme, une oppression plus décisive, l'oppression raciale, essentiellement celle des Noirs. †

**Éric Marty est écrivain, essayiste et professeur de littérature française à l'Université Paris Diderot-Paris 7. Il publie «Le Sexe des Modernes. Pensée du Neutre et théorie du genre », Éditions du Seuil, 512 p, 25 €. ■*

PROPOS RECUEILLIS PAR Eugénie Bastié @EugenieBastie

Éric Marty



L'essayiste et professeur de littérature* analyse les grandes entreprises de déconstruction de la sexualité, des années 1960-1980 jusqu'au triomphe contemporain de la théorie du genre. Il en critique les dérives : l'étiquetage maniaque de la sexualité, l'intersectionnalité et un activisme de la surveillance.

